

## Au cœur des montagnes

**Tout au bout du monde**, alangui au milieu de montagnes primitives et sauvages, s'étend, depuis la nuit des temps, un lac de légende. Au centre de ce lac resplendissant du reflet des étoiles, un îlot. Sur cet îlot, un arbre occupe presque tout l'espace. Un arbre immense, puissant, triomphant. Il faudrait au moins dix femmes et dix hommes, main dans la main, pour en faire le tour.

Mais voilà qu'une pluie de poussières cosmiques se matérialise dans le firmament et converge lentement vers la ramure. Les particules étincelantes pénètrent au cœur de l'arbre monumental. Toute l'énergie de l'Univers se concentre quelques instants dans le tronc du souverain multiséculaire, le baignant de sa douce lumière bleutée. À l'abri du regard des mortels, un grand mystère est à l'œuvre. Entre le ciel et la terre, s'établit une connexion magique comme ça n'arrive jamais.

Pendant ce temps, sous la même lueur étoilée, de l'autre côté de la chaîne de montagnes, un banal chantier de construction déploie son arsenal : engins de terrassement, camions, grues, monticules de déblais en attente d'évacuation, silos de sable, baraquements... tout cela pour creuser un tunnel qui va permettre d'accéder au « lac des Merveilles ». L'instant féerique s'est envolé.

À l'extrémité du chantier, un homme isolé, peau mate, moustache et tignasse frisées, contemple la nuit pimentée d'insectes. C'est Pedro. Les coudes appuyés sur une barrière de protection, il observe les carcasses de deux bulldozers qui gisent, inutilisables, encastrés l'un dans l'autre, au fond du ravin.

Personne n'a été capable d'expliquer comment ces deux engins ont pu arriver là et encore moins dégringoler en contrebas. Les responsables techniques ont fini par mettre ça sur le compte d'un éboulement de terrain, mais tout le monde ne partage pas cet avis.

Préoccupé et songeur, Pedro relève lentement la tête, tout à l'écoute de sa vibration intérieure. Les faibles échos d'un autre monde parviennent jusqu'à lui. Le rire d'une enfant, surgi du lointain de sa pensée, déclenche le souvenir d'un bonheur encore tout frais.



Sa fille, Mia, grimpe sur ses genoux et vient lui tirer affectueusement la moustache. Il revoit les siens, sa femme si tendre avec lui et aujourd'hui disparue, ses amis du village, sa maison de terre, son vieil âne poussiéreux qu'il a dû vendre pour venir jusqu'ici... Avec un profond soupir, il revit l'épreuve qui lui a tant coûté. Les canicules, les sécheresses répétées qui ont fini par tuer la terre agricole. Adieu récoltes, adieu moisson, adieu la vie ! Et puis le travail qui disparaît progressivement du village. La désertification. Il a bien fallu partir pour survivre. Cette embauche sur le chantier du tunnel est arrivée comme une aubaine. Pedro travaille ici depuis quatre mois et peut ainsi continuer à faire vivre sa toute petite famille. Une famille réduite aujourd'hui à une fille unique, Mia, qui attend désespérément le retour de son papa.

Soudain un bruit sournois se faufile derrière lui. Sa rêverie est coupée net. Pedro a senti une ombre traverser le terre-plein du chantier. Il se retourne, braque sa lampe torche, inspecte à gauche, à droite, plonge son regard dans les profondeurs ténébreuses. Fausse alerte. Un animal nocturne probablement. La nuit reprend ses marques et les grillons leur stridulation apaisante.

Pedro balaie une dernière fois le chantier avec sa torche. Le faisceau de lumière glisse sur le cortège des baraquements en tôle où dorment les ouvriers.

Malgré l'heure tardive, et profitant de la fraîcheur, quatre ouvriers en tricot de peau jouent aux cartes sous une lampe à pétrole criblée de moucherons. Ce sont les collègues et camarades de travail de Pedro.

Autour de la table, il y a Nénesse, petit homme trapu, la peau grasseuse, grande gueule et boute-en-train. De toute évidence ce gars-là a roulé sa bosse. Nénesse a pour partenaire Piche, un garçon réservé et longiligne, au faciès taillé dans le marbre. Toujours impénétrable et stoïque avec son menton étiré vers le bas, ce type a dû être croque-mort dans une vie antérieure.

L'autre équipe est composée de Baklava, un grand gaillard méditerranéen mal rasé, au sourire pittoresque et aux oreilles épanouies. Avec son accent italien à couper au couteau, ses formules parfois un peu approximatives, Baklava, malgré son allure d'homme des bois, possède un vrai cœur d'or. En face de lui, un sac d'os affublé d'un regard fuyant et d'un T-shirt crasseux : Jojo-la-Frite, le teigneux de la bande.

Pedro les écoute un instant à distance, attendri, avant de replonger dans ses pensées.

Aveuglé par les éclats de lumière de Pedro, Baklava a perdu le fil du jeu et vient de jouer la mauvaise carte. Il peste dans sa barbe.

– Ma qué Madonna ! Zé mis lé valet au lieu du roi ! Mais c'est pas vrai ! Mais zé sous nioule, des fois !

Jojo-la-Frite se moque :

– Oui, c'est ça, t'es nioule, une grosse nioule!

Nénesse s'est retourné sur sa chaise. Il observe Pedro à l'autre bout du chantier, tout à sa mélancolie.

– Il va pas fort en ce moment, le Pedro! Je sais pas ce qu'il a.

Baklava lève les yeux en direction de leur camarade esseulé :

– Il a qu'il est tout lé temps en train de sé faire dou souci!  
Touzours à sé tracasser pour sa fille.

S'ensuit alors un échange musclé entre Jojo-la-Frite et Baklava.

– Ouais, ben moi, je dis que, si on peut pas vivre loin de sa famille, faut pas faire ce métier-là, mon petit vieux.  
C'est tout!

Baklava prend la défense de Pedro.

– Faut lé comprendre quand même, sa gamine, l'est restée toute seule à son villaze!

– Toute seule au village!... Et alors? Y a personne pour la garder, là-bas?

– Tou peux pas comprendre, toi, tou sais pas cé qué c'est la familia!

– Hé!... Tu veux savoir ce qu'elle te dit, ma famille?

Baklava réagit au quart de tour et bondit de sa chaise. Jojo l'imite en tordant la bouche pour paraître plus méchant